

412 DISCOURS DE MESSIEURS
tôt les augures de l'Académie dont vous
êtes le protecteur, & qui, par son zèle
& son attachement sans bornes, est si
digne de l'auguste protection de VOTRE
MAJESTÉ.

A MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN,

MONSEIGNEUR,

On vous dira peut-être un jour que
l'Académie Française a entouré votre
berceau, où, sans le savoir, vous rece-
viez ses hommages, tandis qu'elle y con-
temploit avec amour l'objet chéri des
espérances nationales. Vivez, MONSEI-
GNEUR, & soyez égal à vos destinées :
c'est l'unique souhait que votre naissance
laisse à former pour la France & pour
vous ; & les mains auxquelles votre
enfance est confiée * nous en assurent
l'accomplissement.

* Madame la Comtesse de Marsham, gouver-
nante.



DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 413

DISCOURS

Prononcé le 21 Février 1782;

*Par M. le Marquis DE CONDORCET,
lorsqu'il fut reçu à la place de M. Sau-
rin.*

MESSIEURS,

L'HONNEUR d'être admis parmi vous
doit sans doute réveiller les illusions
de l'amour-propre, dans l'Homme de
Lettres qui regarde cet honneur comme
le prix de ses talens; mais une adoption
si glorieuse ne peut exciter en moi que
le sentiment de la reconnoissance. Je fais
combien vos justes égards pour l'illustre
compagnie qui m'a honoré du titre de
son interprète, ont influé sur vos suf-
frages: en m'admettant dans vos assem-
blées particulières, vous avez voulu
qu'il ne me manquât aucun moyen de
répondre, d'une manière digne d'elle,
à la confiance qu'elle daigne m'accor-
der.

J'aime à devoir vos bontés au même sentiment d'amour pour les Sciences, qui vous a fait décerner un éloge public à la mémoire du plus célèbre de mes prédécesseurs dans une carrière où je marche si loin de lui. Vous avez cru qu'un Philosophe, qui, sans avoir enrichi les Sciences d'aucune découverte, a contribué peut-être à leurs progrès autant que les génies les plus féconds, doit avoir part aux mêmes honneurs; & vous avez traité Fontenelle comme Descartes, parce que Fontenelle a rendu communes & populaires les vérités que Descartes n'avoit révélées qu'aux Sages.

Cette union entre les Sciences & les Lettres, dont vous cherchez. MESSIEURS, à resserrer les liens, est un des caractères qui devoient distinguer ce siècle, où, pour la première fois, le système général des principes de nos connoissances a été développé; où la méthode de découvrir la vérité a été réduite en art, & pour ainsi dire en formules; où la raison a enfin reconnu la route qu'elle doit suivre, & saisi le fil qui l'empêchera de s'égarer. Ces vérités premières, ces méthodes répandues chez toutes les nations & portées dans les deux Mondes, ne peuvent plus s'a-

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 415
néantir; le genre humain ne reverra plus ces alternatives d'obscurité & de lumière, auxquelles on a cru long temps que la nature l'avoit éternellement condamné. Il n'est plus au pouvoir des hommes d'éteindre le flambeau allumé par le génie; & une révolution dans le globe pourroit seule y ramener les ténèbres.

Placés à cette heureuse époque, & témoins des derniers efforts de l'ignorance & de l'erreur, nous avons vu la raison sortir victorieuse de cette lutte si longue, si pénible; & nous pouvons nous écrier enfin: La vérité a vaincu; le genre humain est sauvé! Chaque siècle ajoutera de nouvelles lumières à celles du siècle qui l'aura précédé; & ces progrès, que rien désormais ne peut arrêter ni suspendre, n'auront d'autres bornes que celles de la durée de l'univers.

Cependant n'est-il pas un terme où les limites naturelles de notre esprit rendroient tout progrès impossible? Non, MESSIEURS: à mesure que les lumières s'accroissent, les méthodes d'instruire se perfectionnent, l'esprit humain semble s'agrandir, & ses limites se reculer. Un jeune homme, au sortir de nos écoles, réunit plus de connoissances

réelles que n'ont pu en acquérir par de longs travaux les plus grands génies, je ne dis pas de l'Antiquité, mais même du dix-septième siècle. Des méthodes toujours plus étendues se succèdent, & rassemblent, dans un court espace, toutes les vérités dont la découverte avoit occupé les hommes de génie d'un siècle entier. Dans tous les temps, l'esprit humain verra devant lui un espace toujours infini; mais celui qu'à chaque instant il laisse derrière soi, celui qui le sépare des temps de son enfance, s'accroîtra sans cesse.

Toute découverte dans les Sciences est un bienfait pour l'humanité; aucun système de vérités n'est stérile. Nous avons recueilli le fruit des travaux de nos pères; gardons-nous de croire que ceux de nos contemporains puissent rester inutiles, & jouissons d'avance du bonheur qu'ils répandront un jour sur nos neveux: comme un père voit avec plaisir croître & s'élever l'arbre dont l'ombrage doit s'étendre sur sa postérité.

Il me seroit facile de confirmer cette vérité. Témoin nécessaire du progrès des Sciences, je vois chaque année, chaque mois, chaque jour, pour ainsi

dire, marqués également par une découverte nouvelle & par une invention utile. Ce spectacle, à la fois sublime & consolant, est devenu l'habitude de ma vie & une partie de mon bonheur.

Ces Sciences, presque créées de nos jours, dont l'objet est l'homme même, dont le but direct est le bonheur de l'homme, n'auront pas une marche moins sûre que celle des Sciences physiques; & cette idée si douce, que nos neveux nous surpasseront en sagesse comme en lumières, n'est plus une illusion.

En méditant sur la nature des Sciences morales, on ne peut en effet s'empêcher de voir qu'appuyées, comme les Sciences physiques, sur l'observation des faits, elles doivent suivre la même méthode, acquérir une langue également exacte & précise, atteindre au même degré de certitude. Tout seroit égal entre elles pour un être qui, étranger à notre espèce, étudieroit la société humaine, comme nous étudions celle des Castors ou des Abeilles. Mais, ici, l'observateur fait partie lui-même de la société qu'il observe; & la vérité ne peut avoir que des juges, ou prévenus, ou séduits.

La marche des Sciences morales sera donc plus lente que celle des Sciences physiques ; & nous ne devons pas être étonnés si les principes sur lesquels elles sont établies, ont besoin de forcer pour ainsi dire les esprits à les recevoir, tandis qu'en Physique ils courent au-devant des vérités, & souvent même des erreurs nouvelles. Mais pendant que, dans les Sciences morales, l'opinion encore incertaine semble quelquefois retourner sur ses pas & s'attacher aux mêmes erreurs qu'elle avoit abjurées ; les Sages s'occupent loin d'elle à enrichir, par d'heureuses découvertes, le système des connoissances humaines ; la voix de la raison se fait entendre aux hommes éclairés ; elle instruit les enfans dont les pères l'ont méconnue, & elle assure le bonheur de la génération qui n'existe point encore.

Grâce à l'Imprimerie, cet Art conservateur de la raison humaine, un principe utile au bonheur public a-t-il été découvert ? il devient en un instant le patrimoine de toutes les nations. En vain s'obstineroit-on à rejeter une vérité nouvelle, déposée dans les livres ; elle survit aux hommes qui l'ont dédaignée, & dans le temps même où ils la croient

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 419
anéantie, elle prépare en silence son empire sur les opinions.

Peut-être le progrès nécessaire des Sciences physiques auroit-il suffi pour assurer le progrès des Sciences morales & nous préserver du retour de la barbarie.

L'union entre ces deux ordres de connoissances agrandit la sphère des Sciences morales, & peut seule y donner aux faits cette exactitude, aux résultats cette précision qui distinguent les vérités dignes d'entrer dans le système des Sciences, d'avec les simples aperçus de la raison : elle rend à la fois les Savans plus respectables, en rendant leurs spéculations plus directement utiles ; & les Philosophes plus sages, en leur faisant prendre l'habitude de cette marche lente, mais assurée, à laquelle l'étude de la nature est assujettie, en leur apprenant à tout espérer du temps, dont l'effet infailible est d'amener, & les révolutions heureuses, & les grandes découvertes.

Mais puisqu'il est impossible de contester le progrès général de toutes les Sciences, pourquoi une voix puissante s'élève-t-elle pour attaquer leur utilité. Depuis les temps les plus reculés, cha-

que siècle s'accuse d'être plus corrompu que ceux qui l'ont précédé. L'opinion que la nature humaine dégénère & se dégrade sans cesse, semble avoir été l'opinion commune de tous les âges du monde : elle ose encore se reproduire parmi nous ; & dans ce siècle même, l'éloquence a plus d'une fois employé, pour la défendre, son art & ses prestiges.

Parmi ces détracteurs de notre siècle, dont il ne s'agit point ici d'approfondir ou de dévoiler les motifs, je m'adresserai seulement à ces hommes vertueux qui méprisent le siècle où ils vivent, parce que leur ame est plus blessée du spectacle des maux qu'ils voient, que du récit des maux passés, & qui s'irritent contre leurs contemporains, par l'excès même de l'intérêt qu'ils prennent à leur bonheur : s'ils semblent prévoir des maux plus grands encore pour la postérité, c'est par la seule crainte, qu'indocile aux leçons des Sages, elle ne sache point prévenir le malheur qui la menace.

Je leur dirai : Ne m'accusez pas d'être insensible aux maux de l'humanité ; je fais que ses blessures saignent encore, que par-tout le joug de l'ignorance pèse

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 421
encore sur elle ; que par-tout où l'homme de bien jette les yeux, le malheur & le crime viennent contrister sa vue & briser son cœur. L'ignorance & l'erreur respirent encore, il est vrai : mais ces monstres, les plus redoutables ennemis du bonheur de l'homme, traînent avec eux le trait mortel qui les a frappés ; & leurs cris mêmes, qui vous effraient, ne font que prouver combien les coups qu'ils ont reçus étoient sûrs & terribles.

Vous nous croyez dégénérés, parce que l'austérité de nos pères a fait place à cette douceur qui se mêle à nos vertus comme à nos vices, & qui vous paroît ressembler trop à la foiblesse. Mais la vertu n'a besoin de s'élever au-dessus de la nature, que lorsqu'elle lutte à la fois contre les passions & l'ignorance. Songez que les lumières rendent les vertus faciles ; que l'amour du bien général, & même le courage de s'y dévouer, est, pour ainsi dire, l'état habituel de l'homme éclairé. Dans l'homme ignorant, la justice n'est qu'une passion incompatible peut-être avec la douceur ; dans l'homme instruit, elle n'est que l'humanité même soumise aux lois de la raison. Le projet de rendre tous les hommes vertueux est chimérique : mais

pourquoi ne verroit-on pas un jour les lumières, jointes au génie, créer, pour des générations plus heureuses, une méthode d'éducation, un système de lois qui rendroient presque inutile le courage de la vertu? Dirigé par ces institutions salutaires, l'homme n'auroit besoin que d'écouter la voix de son cœur & celle de sa raison, pour remplir, par un penchant naturel, les mêmes devoirs qui lui coûtent aujourd'hui des efforts & des sacrifices: ainsi l'on voit, à l'aide de ces machines, prodiges du génie dans les Arts, un Ouvrier exécuter, sans intelligence & sans adresse, des chef-d'œuvres que l'industrie humaine, abandonnée à ses propres forces, n'eût jamais égalés.

Cette même douceur que vous nous reprochez, c'est elle qui a rendu les guerres plus rares & moins dévastées, qui a mis au rang des crimes cette fureur des conquêtes, si long-temps décorée du nom d'héroïsme; c'est à elle enfin que nous devons la certitude consolante de ne revoir jamais ni ces ligueurs factieux, plus funestes encore au bonheur des citoyens qu'au repos des Princes, ni ces massacres, ces proscrip-

tions des peuples, qui ont fouillé les annales du genre humain.

Daignez comparer votre siècle à ceux qui l'ont précédé; tâchez de le voir avec les yeux de la postérité, & de le juger comme l'Histoire: vous verrez, dans ces âges dont vous regrettez les vertus, une corruption plus grossière s'unir dans les mœurs avec la férocité; une avidité plus basse se montrer avec plus d'audace; des vices, presque inconnus aujourd'hui, former le caractère & les mœurs des nations entières; & souvent même le crime compté au nombre des actions communes & journalières.

Les jugemens des historiens sont peut-être les preuves les moins suspectes des principes & des mœurs du temps où ils ont écrit. Consultez ceux des siècles passés; voyez à quelles barbaries, à quelles injustices ils ont prodigué des éloges, lors même que la crainte ou l'intérêt ne pouvoient plus les dicter. Observez, dans les détails de leur vie, les hommes dont nos pères ont célébré les vertus, & dont les panégyriques retentissent encore autour de nous; vous en trouverez peu à qui nous ne puissions reprocher des actions que, de nos

jours, le mépris public eût flétries d'un opprobre ineffaçable.

Vous-mêmes cependant vous les comptez parmi les hommes vertueux. Eh! n'est-ce pas avouer que leurs vices furent ceux de leur siècle; que pour les rendre justes, il eût suffi de les éclairer? Plaignez-les donc avec nous d'avoir vécu dans ces temps d'ignorance, où l'homme de bien, qui ne pouvoit trouver dans une raison, grossière encore, des principes immuables & sûrs, étoit forcé de prendre pour guide l'opinion de son siècle, & de borner sa vertu à s'interdire, même dans le secret, les actions que cette opinion avoit placées au rang des crimes.

Voyez maintenant, d'un bout de l'Europe à l'autre, les hommes éclairés réunir tous leurs efforts pour le bien de l'humanité, & tourner vers cet objet seul toutes leurs forces avec un courage & un concert dont aucun siècle n'a donné l'exemple. L'usage barbare de la torture est presque aboli; la voix publique, cette voix si impérieuse lorsque l'humanité l'inspire & qu'elle est dirigée par la raison, demande d'autres réformes dans cette partie des lois, & elle les obtiendra de la justice des Souverains.

L'Américain, en rompant ses chaînes, s'est imposé le devoir de briser celles de ses esclaves; & de tous les peuples libres, il a le premier appelé tout ce qui cultivoit la même terre, aux mêmes droits & à la même liberté. La Souveraine du Portugal, en gémissant de ne pouvoir imiter en tout ce grand exemple, a ordonné du moins que dans ses vastes Etats l'homme ne naîtroit plus esclave. Tout semble annoncer que la servitude des nègres, ce reste odieux de la politique barbare du seizième siècle, cessera bientôt de déshonorer le nôtre.

Cet autre esclavage, qui jadis a privé du droit de propriété presque tous les hommes de l'Europe, s'éteint peu à peu dans les pays où la rudesse des mœurs & la foiblesse des Gouvernemens l'avoit conservé: ce fruit de l'anarchie disparaît avec elle; & la puissance publique, plus unie & plus forte, a chassé devant elle la foule des oppresseurs.

Les infortunés, que la privation de ce sens qui lie l'homme à ses semblables condamnoit à l'imbécillité & à une solitude douloureuse, ont trouvé une ressource inespérée dans l'heureuse application de l'analyse métaphysique à l'art du langage; replacés au rang des hom-

mes & des citoyens utiles, ils deviennent un monument touchant & immortel du génie philosophique qui caractérise notre siècle.

Des secours, dirigés par un art bienfaisant & sûr, ont rendu à la vie des milliers d'hommes livrés à une mort apparente, & que l'ignorance eût plongés vivans dans le tombeau. Des sociétés de Savans, respectables par leur zèle & par leurs lumières, veillent sur la santé du peuple & sur la conservation des animaux nécessaires à sa subsistance. La bienfaisance des Monarques a égalé, surpassé même, dans ces institutions paternelles, ce que l'esprit public a inspiré dans les constitutions populaires.

La voix de l'humanité a osé se faire entendre même au milieu du tumulte de la guerre; & le vaisseau de Cook, respecté sur les mers, a prouvé que la France regarde les lumières comme le bien commun des nations. Déjà l'on voit s'abaisser ou s'ouvrir ces barrières qui gênoient le commerce des différens peuples; nuisibles sur-tout à celui qui les élève, elles ne servoient qu'à fomenter les haines nationales & à corrompre les mœurs, par la contradiction nécessaire qu'elles font naître entre

l'espérance d'un gain facile & le devoir, entre l'opinion du peuple & celle de la loi. Plusieurs souverains ont enfin reconnu que le véritable intérêt d'une nation n'est jamais séparé de l'intérêt général du genre humain, & que la nature n'a pu vouloir fonder le bonheur d'un peuple sur le malheur de ses voisins, ni opposer l'une à l'autre deux vertus qu'elle inspire également, l'amour de la patrie & celui de l'humanité. Ils ont senti que la véritable grandeur d'un Prince se mesure sur la félicité de son peuple. Législateurs plutôt que Monarques, ils ont fait du pouvoir absolu l'organe pur & sacré d'une raison éclairée & bienfaisante.

Qu'il est doux à la France de voir son jeune Roi donner au monde le spectacle d'un Souverain qui, dans ses premières lois, a montré le désir de rendre à ses sujets cette liberté personnelle, cette propriété libre, ces droits primitifs que l'homme tient de la nature, & que toute constitution doit lui conserver; d'un Souverain, dont la première alliance politique est une protection généreuse accordée à ce peuple si nouveau & déjà si célèbre, que l'oppression forçoit à chercher un asile dans la liberté;

dont enfin la première guerre n'a eu pour objet que l'égalité des nations, l'indépendance des mers, & le maintien ou plutôt l'établissement d'un code qui manquoit à la sûreté du commerce & au repos de l'Europe!

C'est au milieu de cette guerre, entreprise pour une cause si nouvelle dans les annales du monde, que le destin de la France accordé à nos vœux un petit-fils de Henri IV & de Léopold de Lorraine, les deux Princes de l'Histoire moderne dont les noms ont été les plus chers à leurs peuples. Entouré d'exemples domestiques, placé dans le siècle le plus éclairé, au milieu de la nation où la lumière plus vive est aussi plus également répandue, il croîtra pour le bonheur de cette nation même; il sera le bienfaiteur d'un siècle moins infecté encore que le nôtre des restes de la barbarie. Ne craignez pour lui, ni les séductions, ni l'orgueil du pouvoir absolu: élevé sous les yeux d'une mère en qui les grâces simples & naturelles tempèrent la majesté du Trône, il apprendra d'elle à préférer aux respects qu'on doit à la puissance, ces hommages volontaires que le cœur aime à rendre à la bonté; comme elle, il ne se sou-

viendra de sa grandeur que pour pardonner les injures, soulager l'infortune & protéger l'innocence calomniée, lorsque le mensonge est dans tous les bouches, & que la crainte a laissé la vérité sans défenseurs. C'est pour les Rois dépourvus de lumières, que l'ivresse du pouvoir est dangereuse. Aux yeux d'un Prince éclairé, qu'est-ce donc que la puissance souveraine, sinon un devoir immense, pénible même, lorsque le sentiment du bien qu'il a fait ne vient pas le consoler? Peut-être le courage de la vertu est-il moins nécessaire aux Rois qu'un esprit juste & les lumières. Dans tous les hommes, l'ignorance est la source la plus féconde de leurs vices: mais c'est sur-tout pour les hommes revêtus d'un pouvoir suprême, que cette vérité est incontestable; c'est pour eux sur-tout qu'il est vrai que l'intérêt personnel & la justice, leur bonheur & celui de leurs concitoyens, sont liés par une chaîne indissoluble. Eux seuls peuvent opposer aux foibles intérêts de leurs passions, & l'opinion de l'univers, dont l'œil inquiet & sévère les observe & les juge, & la destinée de tout un peuple, attachée à un instant d'égarement ou de foiblesse.

Parmi les Philosophes qui ont regardé le progrès des lumières comme le seul fondement sur lequel le genre humain pût appuyer l'espérance d'un bonheur universel & durable, plusieurs ont cru que ces mêmes progrès pouvoient nuire à ceux des Lettres & des Arts; que l'Eloquence & la Poésie languiroient dans une nation occupée de Sciences, de Philosophie, & de Politique.

Cependant les principes des Arts sont le fruit de l'observation & de l'expérience; ils doivent donc se perfectionner à mesure que l'on apprend à observer avec plus de méthode, de précision, & de finesse.

Les hommes, en s'éclairant, acquièrent plus d'idées, & ces idées sont plus justes; les nuances qui séparent les objets deviennent à la fois plus fines & plus distinctes. Les langues doivent donc alors se perfectionner & s'enrichir; car leur véritable richesse ne consiste pas dans le nombre des mots qu'elles emploient, mais dans l'abondance de ceux qui expriment avec précision des idées claires. Elles feront, il est vrai, *moins hardies & moins figurées*. L'Orateur, qui ne demande que des applaudissemens, ou qui cherche à séduire, pourra se plaindre

de l'austérité ou de la sécheresse des langues; mais elles offriront un instrument plus flexible & plus parfait à celui qui ne voudra qu'éclairer les hommes.

Les lumières doivent également influer sur le talent même; elles l'étendent & l'agrandissent. Voyez Voltaire méditant un grand Ouvrage: il rassemble autour de lui, & tout ce qu'une lecture immense lui a révélé des secrets de la nature, & les trésors qu'il a puisés dans l'Histoire, & l'étude profonde qu'il a faite des opinions & des mœurs; il semble n'oser lutter seul contre les difficultés de son sujet; & s'il a été si grand, s'il est unique jusqu'ici dans l'histoire des Lettres, c'est qu'il a joint à un désir immense de gloire une soif insatiable de connoissances, & qu'il a su réunir sans cesse l'étude au travail, les lumières au génie.

La justesse de l'esprit s'accroît par la culture des Sciences; & elle est si nécessaire dans les Arts, que ces hommes rares, en qui la justesse de l'esprit ne frappe pas moins que la supériorité du talent, sont les seuls qui aient été placés au premier rang par la voix unanime de tous les peuples. Cette justesse est peut-être même la seule qualité qui distingue le

grand Homme que nous admirons, de l'homme extraordinaire qui ne fait que nous étonner.

Instruits à ne mesurer notre estime que sur l'utilité réelle, nous ne regarderons plus les Beaux-Arts que comme des moyens dont la raison peut & doit se servir pour pénétrer dans les esprits & pour étendre ses conquêtes; ces Arts, soumis à des lois plus sévères, proscrirent ces beautés de convention fondées sur des erreurs antiques, sur des croyances populaires : mais ils les remplaceront par des beautés plus réelles, que l'austère vérité ne défavouera plus. Si des esprits frivoles croient voir dans ce changement la décadence des Arts, le Philosophe y reconnoîtra l'effet infaillible du perfectionnement de l'esprit humain. Nous y perdrons peut-être quelques vains plaisirs ; mais l'homme doit-il regretter les hochets de son enfance ?

Loin que les progrès de la raison soient contraires à la perfection des Beaux-Arts, si ces progrès pouvoient s'arrêter, si nous étions condamnés à ne savoir que ce qu'ont su nos pères, ces Arts seroient bientôt anéantis : car puisqu'ils sont fondés sur l'imitation, comment pourroient-ils ne pas s'arrêter, ne pas

pas déchoir, si les objets qu'ils doivent peindre ne se multiplioient pas sans cesse, si, toujours plus observés & mieux connus, ces objets ne présentoiient pas au génie de nouvelles nuances, des combinaisons nouvelles ? Pourquoi le règne de l'Eloquence & de la Poésie a-t-il été si court dans la Grèce & dans Rome ? C'est que celui des Sciences n'y a pas été prolongé. Leurs Poètes, à qui la Philosophie ne fournissoit plus d'idées nouvelles, ne furent bientôt que des imitateurs foibles ou exagérés des anciens Poètes ; leurs Littérateurs ne furent que commenter, dans des phrases cadencées avec art, les maximes de l'Académie ou du Portique. L'empire des Lettres fera plus durable parmi nous, parce que chaque âge, marqué par des vérités nouvelles, ouvrira au talent du Poète ou de l'Orateur de nouvelles sources de beautés. Ces grands phénomènes, qui ont frappé les regards des premiers hommes & réveillé le génie des premiers inventeurs des Arts, n'offriroient à leurs successeurs que des peintures usées qu'il ne seroit plus au pouvoir du talent d'animer ou de rajeunir, si les Philosophes, en déchirant le voile dont les fables & les systèmes ont

long-temps couvert la vérité, n'avoient montré aux yeux des Poètes un nouveau monde agrandi par leurs découvertes. Dans des siècles livrés à l'erreur, Ovide & Lucrèce ont embelli des couleurs de la Poésie les systèmes de Pythagore & les rêves d'Epicure. La loi éternelle de la nature nous est-elle enfin révélée? Voltaire saisit ses pinceaux; il peint, avec la palette de Virgile, le tableau de l'univers tracé par le compas de Newton.

Aussi, MESSIEURS, avez-vous toujours combattu, par vos Ouvrages & par vos exemples, cette opinion qui fait regarder le progrès des Sciences comme un avant-coureur de la chute des Beaux-Arts; opinion qui en feroit la satire la plus cruelle & un aveu de leur inutilité.

On vous a vu toujours appeler parmi vous les hommes que les Sciences ont illustrés, & dont la culture des Lettres épuroit le goût & embellissoit le génie. le Philosophe profond, à qui nous devons le tableau le plus éloquent des progrès de l'esprit humain; le Géomètre qui, déterminant le premier les lois suivant lesquelles les corps obéissent aux forces que la nature leur imprime, a

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 435
résolu les problèmes les plus difficiles que Newton ait laissés à ses successeurs; l'inventeur enfin d'un nouveau calcul, gloire que sans lui notre siècle eût enviée à celui qui l'a précédé, est devenu, par vos suffrages, l'organe d'une compagnie consacrée à la culture des Lettres; & vous l'avez souvent entendu instruire, intéresser vos assemblées par la lecture de ces éloges, où l'on voit cette justesse d'expression que l'étude des Sciences exactes rend naturelle, s'unir à une grace, à une légereté, à une finesse dont l'Ecrivain, qui auroit fait de la Littérature son unique étude, ne pourroit s'empêcher d'être jaloux.

L'Académicien à qui j'ai l'honneur de succéder, devoit une partie de ses succès & de sa réputation au bonheur qu'il eut d'avoir fortifié sa raison naissante par la culture des Sciences mathématiques. Son père, proscrié en France comme Calviniste, & excommunié en Suisse pour n'avoir pas été de l'avis de Calvin, avoit renoncé pour toujours à des études dont il avoit été deux fois le martyr: ce ne fut que dans le sein des Sciences qu'il put trouver du repos sans désœuvrement, & de la gloire sans persécutions.

Il destina son fils à suivre la même carrière. Ses premiers essais, qui annoncoient un digne successeur de son père, lui méritèrent les suffrages de l'Académie des Sciences: mais des circonstances étrangères à son talent & à sa personne l'écartèrent d'une place à laquelle les vœux de cette Compagnie l'avoient appelé. Il quitta la Géométrie pour s'attacher au barreau, & il obtint sans peine la confiance du Public & l'estime de ses Confrères. Mais il ne put se résoudre à briller dans une carrière où, pour se conformer au goût qui dominoit alors, il eût été obligé de substituer une éloquence verbeuse & ampoulée, à cette éloquence simple & grave, la seule qui convienne à un Orateur, chargé, non d'émouvoir la multitude, mais de convaincre des Magistrats. M. Saurin, fatigué d'occupations qui contrarioient son amour pour les Lettres, espéra trouver, non plus de liberté, mais plus de loisir dans la maison d'un Prince; & il vit bientôt que ce n'étoit pas auprès des Princes que la nature avoit marqué sa place. Ce ne fut enfin qu'à l'âge de quarante-cinq ans qu'il lui fut permis de se livrer tout entier à la passion qui l'avoit

Un caractère qui le portoit à la méditation, une sensibilité réfléchie & profonde, déterminèrent son goût pour la Tragédie; & ses succès ont prouvé que son penchant ne l'avoit point égaré. Des plans conçus avec sagesse, des pensées fortes exprimées avec simplicité & avec énergie, des sentimens toujours naturels & vrais, des beautés vraiment tragiques, sans le mélange d'aucune de ces fautes qui prouvent que le Poète n'a su ni approfondir assez son art, ni méditer assez son sujet: telles sont les qualités qui ont mérité aux Tragédies de M. Saurin les applaudissemens du Public & l'estime des gens de Lettres.

On admira dans *Spartacus* le caractère, neuf au Théâtre, d'un Héros généreux, armé pour venger l'univers opprimé par les Romains; & l'on applaudit avec transport à un grand nombre de vers, qui, pour nous servir d'une expression consacrée par M. de Voltaire, étoient frappés sur l'enclume du grand Corneille.

Blanche eut un succès plus général encore: le Poète y occupoit l'ame d'intérêts plus chers à la plupart des specta-

438 DISCOURS DE MESSIEURS
teurs, que la liberté du genre humain ;
& ces vers ,

Que pour le malheureux l'heure lentement fuit !
Qu'une nuit paroît longue à la douleur qui veille !

retentissent encore dans le cœur de tous
les hommes sensibles qui ont connu le
malheur.

Il est difficile qu'un Philosophe qui
vit dans la société, ne soit pas tenté
quelquefois de transporter sur la Scène
les travers dont il est le témoin. C'est
un secret sûr pour les voir sans hu-
meur & sans ennui.

M. Saurin succomba heureusement à
cette tentation, & fit *les Mœurs du temps*,
l'Anglomanie, *le Mariage de Julie*. Ces
Pièces ont le mérite rare de présenter
les caractères, les ridicules tels qu'ils
existent dans la société, & de les pein-
dre d'après les originaux eux-mêmes,
& non d'après les copies maniérées ou
fausses que les Romanciers en ont faites.
On y reconnoît ce qu'on a vu cent fois
sans l'avoir remarqué, & presque même
ce que l'on a entendu dire. L'art du Poète
semble s'être borné à faire prononcer
à ses personnages ce que dans la société
on se contente de laisser entendre.

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 439
A ces Ouvrages M. Saurin fit succé-
der un Drame, & eut la gloire, unique
jusqu'ici, d'avoir laissé au Théâtre des
Pièces dans chacun des trois genres qui
partagent la Scène Françoise.

L'amour de la nouveauté a fait aux
Drames presque autant de partisans,
que le respect pour l'Antiquité leur a
donné d'ennemis, & ce genre est célé-
bré avec enthousiasme, ou dénigré avec
fureur, comme un des fruits de la Phi-
losophie moderne. Qu'il me soit per-
mis, MESSIEURS, de soumettre à votre
jugement quelques idées sur cette ques-
tion qui partage encore la Littérature ;
vous daignerez sans doute accorder votre
indulgence à un Géomètre, qui, pour
la première fois, ose parler de l'Art du
Théâtre.

Ce langage magnifique, qui semble
convenir à des Rois ou à des Héros ;
ces applications heureuses de l'Histoire ;
ces peintures si attachantes des mœurs
étrangères ; cet avantage qu'a le Poète
tragique d'animer par des détails im-
posans, d'orner des richesses de la Poé-
sie les scènes sans passion, mais né-
cessaires à l'intelligence de son sujet ; la
grandeur qu'impriment à toutes les ac-
tions des personnages, l'appareil de la

puissance, l'effet des grands noms, la liaison des événemens avec le bonheur ou le malheur des peuples; tous ces accessoires qui servent à l'effet théâtral d'une Tragédie, qui soutiennent & animent le Poète, qui ouvrent à son génie une carrière si vaste, sont perdus pour l'Auteur du Drame. Privé de ces ressources, resserré dans un champ plus étroit, il a plus d'efforts à faire pour s'emparer de l'ame des spectateurs, dont un intérêt continu peut seul réveiller & soutenir l'attention.

Les moyens dont il dispose ne peuvent avoir ni la grandeur, ni la force des ressorts que le Poète tragique tient dans ses mains; ses personnages n'ont point à leurs ordres une armée ou une troupe de conspirateurs; ils ne paroissent point à la tête d'un Sénat; ils ne parlent point au nom des Dieux. Dans un Drame, les seules passions personnelles peuvent se montrer avec énergie; toutes les autres sont resserrées dans les limites où l'état des personnages les force de rester. L'ambition ne pourra jamais y déployer ni sa fierté, ni ses fureurs; l'amour de la gloire, son enthousiasme; les sentimens patriotiques, leur héroïsme & leur dévouement. Les méchans ne

peuvent s'y montrer qu'avec toute la bassesse naturelle du vice, & le crime ne peut y paroître sans réveiller dans l'imagination l'idée du supplice honteux qui l'attend. Il n'existe au contraire aucune vraie beauté dans un Drame, qui ne puisse être transportée avec succès dans une Tragédie. Les mouvemens doux & naïfs des passions tendres, l'expression touchante & simple de ces mouvemens, semblent même y produire plus d'effet encore par le contraste des passions fortes & des grandes idées: aussi ce n'est pas dans la différence des événemens, dans l'éclat ou l'obscurité du nom des personnages, qu'il faut chercher le caractère distinctif de ces deux genres; c'est dans la nature du but moral que le Poète doit s'y proposer.

Celui de la tragédie est d'arracher l'homme à lui-même, pour l'occuper des grands intérêts de l'humanité, pour réveiller en lui l'enthousiasme du courage, de la liberté, de la vertu, & par cette diversion heureuse, chasser de son cœur les foiblesses de l'intérêt personnel & les petites passions qu'il enfante.

Le Drame, au contraire, me rapproche de moi-même, me présente le tableau des malheurs où mes passions

peuvent me plonger. Il doit me montrer, par des exemples pris dans la classe de mes égaux, ce que j'ai à craindre de la méchanceté humaine ou de ma propre foiblesse. Il me fait sentir quels sont mes devoirs dans des circonstances difficiles, la conduite que prescrit la raison, les sacrifices qu'exige la vertu, & les dédommagemens qu'elle promet. Ici la leçon est plus directe, peut-être plus utile; mais elle cessera de l'être si le Poète n'attaque pas un de ces vices répandus dans la société, que la Loi est forcée de laisser impunis, que l'opinion publique semble trop épargner, & contre lesquels la censure du Théâtre est un remède à la fois efficace & nécessaire. En s'écartant de ces règles, il manque son but; il ne fait, au lieu d'un Drame, qu'une Tragédie sans grandeur & sans noblesse.

M. Saurin fut éviter cet écueil. La passion qu'il attaque dans *Béverley* n'est que l'avarice déguisée, à qui le jeu offre le moyen de s'exercer avec une activité que ne peuvent lui donner les métiers mêmes qui conduisent le plus rapidement à la fortune. Les effets de cette passion sont dignes de son origine: mais cachée d'abord sous le masque de l'amusement,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 443
de la vanité, du mépris même de l'or qu'on accuse le Joueur trop timide de n'oser risquer, ce n'est qu'après s'être enracinée par l'habitude, qu'elle dégénère en manie, & qu'elle se montre dans toute son horreur, traînant à sa suite la honte, la misère & le désespoir. Le tableau de *Béverley*, tracé d'après des événemens réels, trop communs, mais trop oubliés, est adouci par la peinture d'une femme tendre & sensible qui souffre ses malheurs avec ce courage résigné, présent que la nature a fait à son sexe, & qui ne songe, dans la ruine de sa fortune, qu'à la douleur qu'éprouve celui qui l'a causée. Eh! combien cet heureux contraste n'a-t-il pas même servi à l'effet théâtral de la Pièce, & redoublé la terreur dans l'ame de ceux à qui cette effrayante leçon est adressée! Si les remords d'entraîner avec nous des êtres innocens & chers, qui, malheureux par nous seuls, ne pleurent que sur nous, n'est pas la plus amère de toutes les douleurs pour ceux que leurs crimes ont déjà précipités dans l'abîme, du moins il n'en est point dont l'idée puisse porter un trouble plus salutaire dans le cœur de ceux en qui les passions n'ont pas étouffé tous les sentimens de

la nature. Cette menace peut encore arrêter le Joueur effréné qui s'est familiarisé avec les idées du désespoir & de la mort; elle peut effrayer celui qui ne fait plus craindre pour lui-même.

Nous devons donc à M. Saurin un Drame intéressant & moral, une Pièce qui n'est point une Tragédie mise sous des noms vulgaires, un Ouvrage qui n'est pas né de l'impuissance de faire parler avec noblesse les Héros ou les grands Hommes.

En lisant les Epîtres morales de M. Saurin, on regrette qu'il en ait fait un si petit nombre; elles sont distinguées de la foule des Ouvrages de ce genre, devenu si commun & si difficile, par une philosophie forte sans exagération, par des sentimens profonds, exprimés d'une manière souvent originale & toujours simple. Une teinte de mélancolie domine dans toutes ces Pièces. Il avoit vu périr successivement presque tous les compagnons de sa jeunesse; il sentoit qu'un pouvoir invincible l'entraînoit lentement vers le tombeau: tout lui rappeloit la nécessité de renoncer à la vie qu'il aimoit, qui lui étoit devenue plus douce à l'époque où la plupart des hommes commencent à en sentir les

amertumes. Dans les premiers âges de la vie, le bonheur semble être également le partage, & de l'homme qui s'occupe à étendre ses lumières, à cultiver sa raison, & de celui qui s'abandonne au torrent des plaisirs ou des affaires. Ils peuvent se procurer, avec une facilité presque égale, un aliment aussi sûr pour leur activité: mais cette égalité cesse à l'époque de la vie où les forces commencent à s'affoiblir. L'homme qui a pris l'habitude d'exercer son esprit, a dans lui-même des secrets infailibles pour alléger le poids du temps: préparé d'avance, par la réflexion, aux privations douloureuses que la nature lui impose, il s'y soumet sans murmure, & fait trouver dans le silence des passions, dans la possession tranquille de son ame, un dédommagement des plaisirs qu'il a perdus.

M. Saurin avoit d'autres motifs de sentir que la vie est encore un bien, même après que les illusions de la jeunesse se sont évanouies. Né avec un caractère impétueux que sa raison avoit dompté, avec des passions ardentes qu'il avoit long-temps combattues; condamné pendant sa jeunesse à sacrifier ses goûts à la nécessité d'avoir un état; le

moment du calme avoit été pour lui le moment du bonheur. Enfin quoiqu'il se fût uni dans un âge avancé à une femme beaucoup plus jeune, il répétoit souvent, *qu'il n'avoit été heureux que depuis son mariage.* Et si l'on songe combien d'hommes, en se mariant au même âge, n'ont fait que le malheur de deux personnes, & que toute espèce d'inégalité dans un lien si intime est un obstacle presque insurmontable à la félicité commune de ceux qu'il unit; on sentira que ce mot est peut-être le plus bel éloge qu'on puisse faire de M. Saurin, & de l'épouse aimable & sensible, dont la tendresse consolante avoit su, pour me servir de sa propre expression, *le rattacher à la vie.*

Son extérieur annonçoit un caractère sérieux, & même austère; cependant il étoit naturellement gai, non seulement de cette gaieté paisible & philosophique, qui ne permet que le sourire; mais de cette gaieté vive & de premier mouvement, qui vient de l'ame & non de la réflexion. Cette nuance de son caractère n'étoit connue que du petit nombre de ses amis. Comme tous les hommes, qui, nés avec un esprit réfléchi & une ame sensible, sont dominés

par une douce mélancolie, il avoit besoin, pour s'abandonner à sa gaieté, de goûter ce sentiment de confiance, de paix, & de bonheur, qu'on n'éprouve que dans la société intime.

Cette raison saine, cet esprit sage & juste, qui caractérisoient tous les Ouvrages de M. Saurin, l'ont constamment dirigé dans la conduite de sa vie. Il eut toujours cette dignité simple & modeste, qui convient à l'homme de Lettres. Pourroit-il ignorer que les avantages personnels, les seuls qui soient réels à ses yeux, n'ont droit qu'à l'estime, & qu'il ne doit ni prétendre à d'autres distinctions, ni sur-tout, en affectant de les mépriser, se faire soupçonner d'en être jaloux?

M. Saurin pensoit que celui qui a fait de la culture de son esprit & de sa raison l'occupation de sa vie, loin d'être supérieur aux autres hommes, se place au-dessous d'eux, si sa conduite ne prouve point que le premier fruit de ses travaux a été de le rendre meilleur. Il croyoit que l'homme de Lettres, qui ne s'élève pas au-dessus des petitesse de l'amour-propre, n'est plus en droit de mépriser la vanité des autres états, & que l'Ecrivain qui consume son temps

dans les querelles de la Littérature, se rabaisse au niveau de l'homme frivole qui perd sa vie dans l'intrigue. Aussi a-t-on vu M. Saurin conserver constamment, dans toutes les disputes littéraires, cet esprit de paix & cette impartialité qui naît de l'amour de la justice, & non de la personnalité ou de l'indifférence. Mais ce même amour de la justice ne lui permettoit pas de rester neutre entre ceux qui honorent l'état d'homme de Lettres, & ceux qui l'avilissent; entre les Ecrivains qui combattent pour la cause de l'humanité, & ceux qui ont vendu leurs voix à ses ennemis. Admirateur & ami constant des hommes dont les travaux faisoient la gloire de la Littérature & servoient leur patrie, il portoit au fond du cœur, pour leurs adversaires, le mépris & la haine généreuse de la vertu.

Citoyen attaché à son pays, il applaudissoit au bien, & gardoit sur le mal un triste silence; respectant dans les autres le droit qu'a tout homme de dire hautement la vérité, lorsqu'il la croit utile; applaudissant à ceux qui en avoient le courage, mais se défiant trop de ses lumières, pour se croire appelé au devoir d'éclairer ses contemporains.

Sa probité étoit sévère, & sa vertu douce. Il jugeoit les autres avec cette indulgence que l'expérience donne toujours à un esprit naturellement juste, excusant les erreurs, gardant sa haine pour les vices réels, la bassesse, la fausseté, l'ingratitude, la dureté, l'injustice; & pardonnant à la foule des hommes foibles, en faveur des hommes vertueux qu'il avoit eus pour amis.

Ce mot me rappelle, MESSIEURS, que je suis au milieu d'eux. Il ne m'appartient pas de leur peindre ce qu'ils ont connu mieux que moi: chaque mot que je me permettrois d'ajouter encore, retarderoit pour l'Assemblée qui a eu l'indulgence de m'écouter, le plaisir qu'elle attend d'un plus digne appréciateur des talens de M. Saurin, d'un juge plus éclairé de son caractère & de ses vertus.

